

Norman Manea : « Avec Milan Kundera, nous perdons un témoin-clé et un grand penseur de l'Europe du XX^e siècle »

L'écrivain roumain évoque son ami Milan Kundera, disparu le 11 juillet. Il souligne l'apport majeur de son œuvre dans la compréhension de l'Europe centrale et orientale

ENTRETIEN

Auteur notamment du *Retour du hooligan* (Seuil, 2006) et de *Exiled Shadow*, son dernier roman (Yale University Press, à paraître en août), l'écrivain Norman Manea, né en Bucovine en 1936, a quitté la Roumanie en 1987 pour s'exiler aux États-Unis. Spécialiste des littératures d'Europe centrale qu'il a longtemps enseignées au Bard College (New York), il loue la contribution majeure de Milan Kundera à une meilleure compréhension de la Mitteleuropa.

Comment avez-vous réagi à la mort, mardi 11 juillet, de l'écrivain Milan Kundera ?

Milan Kundera nous laisse dans une période déstabilisante de l'histoire européenne, non seulement à cause de la sanglante guerre en Ukraine, mais aussi à cause de la tension et de l'incertitude des temps que nous traversons. Nous perdons un témoin-clé et un grand penseur de l'Europe du XX^e siècle, de ses remous, de ses conflits. Et aussi bien sûr un artiste brillant et un précieux camarade dans le combat littéraire pour l'authenticité. J'ai toujours été frappé par son style, la structure narrative de son écriture, sa vigueur et son ironie nuancée, le charme de ses personnages féminins et la place qu'occupe l'amour dans son œuvre.

Chez Kundera, l'admiration pour la culture de l'Europe occidentale n'est jamais absolue. Les deux personnages féminins principaux de *L'insoutenable Légèreté de l'être* sont des exemples révélateurs de ces ambiguïtés. L'amante du narrateur, Tereza, ne peut plus supporter la noirceur de sa patrie sous l'occupation soviétique. Elle fuit à l'Ouest, mais ne parvient pas à s'adapter, à tel point qu'elle finit par revenir en Tchécoslovaquie et au quotidien cauchemardesque qui y règne alors. L'autre protagoniste, Sabina, l'ancienne amante du narrateur, est une artiste qui, elle, a une soif plus intense de liberté, de normalité. Elle s'évade elle aussi de l'autre côté du rideau de fer, mais, au contraire de Tereza, et, malgré les difficultés qu'elle rencontre dans ce nouvel environnement étranger, elle ne revient jamais. Ce n'est qu'un exemple de l'ambivalence exprimant la diversité et l'étrangeté des choix humains dans le contexte européen.

En quoi Kundera vous semble-t-il un écrivain typique de l'Europe centrale ?

Son œuvre littéraire et ses prises de position publiques sont profondément liées à l'histoire intellectuelle ainsi qu'à la culture de l'Europe centrale. Son grand essai intitulé *Un Occident kidnappé. Ou la tragédie de l'Europe centrale* [paru dans la revue *Le Débat* en 1983 puis chez Gallimard en 1984 et réédité en 2022] té-

moigne d'une connaissance et d'une compréhension approfondies de l'histoire de la région et des nombreux problèmes liés à ses divisions et tensions après la seconde guerre mondiale, des nouveaux conflits dus à l'agressivité des communistes soviétiques ainsi que de la possibilité d'une nouvelle Europe unie et démocratique.

Peu de temps après la publication de ce texte important, et après les changements intervenus sur la carte sociopolitique du continent à la suite de la disparition de l'Union soviétique, Kundera a été

attaqué avec véhémence dans la presse tchèque, en raison de ses liens de jeunesse avec le Parti communiste, et surtout en tant que collaborateur possible de la police secrète. J'ai rapidement réagi à cette manipulation dans un article, « A Lasting Poison » (« Un poison qui dure », 2008, repris dans *La Cinquième impossibilité*, Seuil, 2013). J'ai rappelé sa dignité et son courage, en tant que l'un des plus importants combattants de la liberté d'Europe centrale et orientale, ainsi que sa vision humaniste constante dans l'ensemble de son œuvre littéraire.

A votre avis, qu'apporte encore cette œuvre à l'Occident ?

Il s'agit d'une contribution majeure à une meilleure compréhension des tensions politiques et morales qui régnaient dans son pays sous la pression totalitaire des Soviétiques, pendant et après le stalinisme. Mais Kundera a également contribué au rétablissement de critères esthétiques pertinents pour juger de l'art et de la littérature.

Dans « Le Retour du hooligan », vous relatez vos retrouvailles avec votre terre natale, la Roumanie. Dans ce récit autobiographique, on constate que votre enthousiasme pour le communisme a été plutôt bref. Milan Kundera semble, lui, être resté attaché à l'idée que le régime tchecos-

lovaque de son époque aurait pu se transformer pacifiquement. Qu'il aurait pu devenir – notamment grâce à la culture – ce « socialisme à visage humain » qu'il appelait de ses vœux.

La différence d'âge entre nous [Norman Manea est de sept ans plus jeune que Milan Kundera] s'est avérée être un avantage pour moi. Mon enthousiasme de jeunesse pour le conte de fées communiste s'est manifesté après mes sombres années en camp de concentration [Il a été déporté dans un camp en Transnistrie pendant la seconde guerre mondiale]. L'intense déception qui s'en est suivie m'a si profondément blessé que je n'ai jamais pu retrouver cet aveuglement de conte de fées de mon adolescence. Cela ne veut pas dire que je ne suis pas conscient aujourd'hui des contradictions profondes de notre époque, de l'intense compétition mondiale pour le profit et de ses conséquences brutales si nombreuses. Cependant, on ne peut ignorer la différence entre, d'un côté, les blessures de l'ajustement ordinaire au pragmatisme égoïste et à la médiocrité, et, de l'autre, l'inévitable dépravation morale et les crimes secrets ou manifestes de systèmes totalitaires sanglants comme l'ont été le fascisme, le communisme ou tant de dictatures religieuses. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENCE NOUVILLE



« SON ŒUVRE LITTÉRAIRE ET SES PRISES DE POSITION PUBLIQUES SONT PROFONDÉMENT LIÉES À L'HISTOIRE INTELLECTUELLE AINSI QU'À LA CULTURE DE L'EUROPE CENTRALE »

Jacques-Pierre Amette Ce qui me reste de lui ? Une chaleur humaine, stupéfiante, des fous rires, une grande liberté de ton

L'écrivain, Prix Goncourt 2003, évoque ses multiples conversations avec Milan Kundera, dans son appartement « refuge » de la rue Littré, passant en revue ses auteurs de prédilection et sa passion pour la musique, qui irrigue son œuvre

J'ai rencontré Milan Kundera en 1975, dans l'appartement des Gallimard, rue de l'Université. Je vis apparaître, au milieu des invités, un grand type en jean, avec un pull ras du cou. Comme un peu embarrassé de son grand corps. Il avait une vraie « gueule », massive, toute en creux et bosses. Le regard enfoncé sombre, sous les sourcils volontiers inquisiteurs, et puis soudain, au fil de la conversation, un sourire inimitable de tendresse, de complicité comme si, très rapidement, il y avait de la rigolade dans l'air.

Son côté « étudiant » m'avait frappé. Vera, son épouse, à ses côtés, veillait sur lui. Chez elle, je ne voyais que ses yeux clairs et la finesse de ses traits. Elle l'aidait à s'exprimer dans son français balbutiant.

Plus tard, il m'a invité chez lui dans un appartement sous les toits, rue Littré. Là encore, des étages en bois blanc, un espace nu, des éditions de ses auteurs préférés souvent en langue allemande : Robert Musil, son cher Hermann Broch, Thomas Mann bien sûr, et Kafka. L'endroit faisait assez spartiate, sans aucune recherche, et frappait par quelque chose de provisoire

comme si, pas loin, les valises étaient encore là. Il y avait de ses dessins aux murs qui me semblaient d'une inspiration assez surréaliste et joueuse.

Pendant les conversations, il ne parlait jamais de ses œuvres mais questionnait beaucoup sur le milieu littéraire parisien, avec une dose d'ironie. Sa conversation révélait qu'il connaissait bien la presse littéraire. Il mêlait à cette familiarité des multiples interrogations très pointues sur les personnes qui dirigeaient les rédactions des grands journaux.

« Mon meilleur livre »

Il redoutait comme la peste les passages à la télévision. En revanche, lui et Vera tenaient à contrôler farouchement les photos de lui dans la presse. Il voulait qu'on publie d'abord les photos de Vera. Dès qu'on voulait aborder le contenu de ses romans, il avait un geste étonnant comme pour chasser une mouche importune devant son visage, comme pour dire : « Non, parlons d'autre chose. »

Il ne fallait surtout pas insister. Au fil des rencontres, j'étais passé d'une grande timidité (je me disais : « Tu as devant toi le Goethe de sa génération. »)

à une surprise devant tant de franchise.

Autre surprise : il tenait à ce que j'admire son travail de menuisier car il avait construit seul sa table de travail en bois blanc. Vera, plusieurs fois, prépara les déjeuners ; une seule fois elle tint à me faire goûter une soupe paysanne à base d'épices, d'œufs, d'aneth, d'ail, de pommes de terre et de champignons. Succulent.

Un jour, je dis à Kundera-Goethe que j'avais un culte pour son livre *Risibles amours* (Gallimard, 1986), il répondit



IL TENAIT À CE QUE J'ADMIRE SON TRAVAIL DE MENUISIER, CAR IL AVAIT CONSTRUIT SEUL SA TABLE DE TRAVAIL EN BOIS BLANC

immédiatement : « C'est mon meilleur livre. » Rideau. En même temps, revenu un jour de son premier voyage à Prague avec son passeport français, il ne me cacha pas qu'il avait été déçu. Il ne reconnaissait plus ce Prague envahi de cars de touristes. La ville avait trop changé.

Une curiosité insatiable

Plus tard, le couple ne me dissimula pas qu'il avait une attirance pour les États-Unis où il allait voir son ami Philip Roth. Mais, pour le couple, réapprendre une langue, c'était un effort trop considérable. Kundera avait sué sang et eau pour apprendre à écrire directement en français. Il aimait à réunir quelques critiques français pour les questionner sur leurs goûts, mais surtout pour savoir comment ça marchait une salle de rédaction. Sa curiosité était insatiable. Jamais, il ne me demanda d'écrire sur lui.

Enfin, chez lui, il y avait sur le parquet des vinyles entassés dans de vieilles pochettes Melodiya, des 33-tours et des 78-tours. Beaucoup de Janacek et de Smetana. Jamais il ne me parla de son père pianiste : c'est un de mes regrets. Ce qui me reste

de lui ? Une chaleur humaine, vraie, stupéfiante, juvénile, des fous rires, une grande liberté de ton. Bref un appartement refuge.

Un dernier détail qui m'a vraiment surpris : alors que j'étais invité à Brno dans les milieux culturels tchèques pour une conférence, je fus convié à parler de lui dans une radio locale. On me posa d'emblée la question brutale de cette « affaire Dvoracek » selon laquelle Kundera aurait dénoncé un de ses concitoyens, Miroslav Dvoracek, jeune déserteur de l'armée tchécoslovaque passé à l'Ouest puis revenu à Prague. Je répondis la vérité : que je n'avais pas suivi de près cette affaire et surtout que je ne voyais pas Kundera en auxiliaire de la police politique de l'époque.

Une fois revenu à Paris, rencontrant Vera Kundera à une terrasse d'un café de la rue de Rennes, elle me dit : « Je te remercie pour ce que tu as dit à la radio locale de Brno. » Je fus sidéré qu'elle ait suivi aussi attentivement les radios locales de la Slovaquie. Combien d'heures ce couple passait-il à écouter les programmes de leurs compatriotes ? ■

Jacques-Pierre Amette est écrivain et critique littéraire. Auteur de nouvelles, de récits et de pièces de théâtre, il a été couronné du prix Goncourt en 2003 pour « La Maîtresse de Brecht » (Albin Michel)